

de ces hideux reptiles. Mais il s'enhardit en voyant l'assurance insouciance de son guide, aussi familiarisé avec les dangers des forêts américaines, que lui-même était aguerri aux périls de l'Océan. Elle marchait la première en chantant avec une prétention de dilettanti, la romance du *Beau Dunois*, nouvelle alors, étrangement défigurée dans le patois du pays.

Au bout d'une demi-heure environ de marche à travers les bois, la mulâtresse tourna subitement à gauche et prit une *trace*, comme on nomme aux colonies ces sentiers imperceptibles à un œil moins exercé que celui des habitants. Les arbres se resserrèrent et formèrent une voûte de lianes et de fougères que les voyageurs ne percèrent qu'avec peine, mais qui, au bout de cinq minutes, s'éclaircit tout à coup pour découvrir un tableau d'une sublimité si pittoresque et si sauvage que l'admiration, jointe à la pensée du bonheur qui l'attendait, fit promptement oublier à Kerquelen ses premières répugnances.

C'est surtout sous la zone torride, au sein de ces îles animées du soleil, qu'il est émouvant de s'enfoncer dans l'épaisseur des forêts primitives; c'est dans les entrailles de cette nature gigantesque et vierge des regards de la science, qu'on peut surprendre, dans ses mystères les plus secrets, l'hymen du ciel avec une terre inépuisable et provoquée par une fécondation incessante à des prodiges de vie et de végétation. Mais cette nature fière et énergique ne dévoile ses trésors qu'au voyageur intrépide qui brave pour les connaître la fièvre de ses marais, la fatigue de ses mornes abruptes, les mille dangers de ses solitudes peuplées de monstres malfaisants, et quant à l'habitant ignorant et à demi-sauvage des savanes, ces tableaux lui sont trop familiers pour qu'il s'arrête à les contempler.

Aux pieds du jeune officier s'ouvrait comme un immense entonnoir, un ravin formé par une enceinte semi-circulaire de rochers, du haut desquels s'élançait, d'un seul jet, comme une arcade de cristal, la rivière du Carbet, formant ainsi ce qu'on appelle *un saut* dans le langage créole. Le fond de ce gouffre n'était cependant qu'un des degrés d'où bondissait le torrent, après s'être arrondi en une nappe d'eau limpide au fond de son bassin de pierre, il reprenait sa course, jaillissait à cinquante mètres plus bas, et franchissait ainsi, par étages, le flanc des montagnes, depuis la région des nues où il se

formait, jusqu'aux profondeurs de l'Océan, vers lequel il roulait à travers la solitude, toujours écumeux et voilé.

Les rochers dressés autour du bassin, se superposaient en larges blocs triangulaires comme des bastions, ou s'élançaient en fûts comme les colonnes d'une cathédrale. Leur cime était couronnée d'un treillis confus d'arbres de toutes espèces, d'où surgissaient les troncs noueux des gommiers, et les cierges déliés des palmistes balançant leurs évantails comme une dentelle noire à la surface du ciel rose. D'en bas, Kerquelen voyait courir dans cette brillante ouverture du firmament, de larges avalanches de nuages orangés, et leur reflet éclairait le fond du ravin d'une teinte fauve et crépusculaire, qui ajoutait à la tristesse de ce lieu mélancolique. Au détour du sentier en zigzag, par lequel l'officier descendit au fond du ravin, un immense massif de bambous de quatre-vingt pieds de hauteur, dont les principales tiges égalaient la grosseur du corps d'un homme, projetait en panache son feuillage duveté, semblable à un feu d'artifice ou aux piliers d'un de ces temples que les peuples antiques de l'Inde ont sculptés dans les flancs de l'Himalaya. Des interstices du roc jaillissaient des touffes de racines décharnées, des bouquets de cactus bleuâtres aux fortes lames armées d'ongles acérés; à la surface lisse des blocs de lave, rampaient des karatas ouvrant leurs délicates pétales de pourpre; des balisiers à la fleur sanglante, précipitaient en cascades de verdure, du haut de la falaise, leurs palmes de trois pieds de long, vernissées et miroitantes; et d'énormes *pois sabres* balançaient au bout des lames leurs cosses pesantes qui s'entrechoquaient au souffle intermittent de la brise, mêlant au fracas continu du torrent des sons semblables à des éclats de rire partis du fond des bois.

A ce tumulte des eaux, à ces bruissements du feuillage, un seul être vivant joignait sa voix, c'était le siffleur des bois qui lançait par intervalle ses trois notes lentes et mélancoliques.

Quand le jeune marin s'arrêta au fond du ravin, un c'yali au long cou d'azur et aux ailes jaunes partit, auprès de lui, de la touffe de bambous avec un cri douloureux, et traversa l'espace en ligne droite pour aller se perdre dans les massifs touffus de la pente opposée. Zaza joignit les mains et fit un signe de croix.

— Jésus-Marie ! Seigneur, ça bien mauvais